

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, n° 2.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

ACADÉMIE DE LYON.

Séance du 14 janvier.

— Pardon, Monsieur, dit un aveugle, pourriez-vous m'indiquer la demeure de l'académie de Lyon?

— Dans son palais! s'écria un académicien qui passait par hasard.

— Au premier au-dessus de l'entresol, dit un tout petit homme pas encore académicien, sur la terrasse. A la première porte vous trouverez tout le règne animal empaillé; ce n'est pas là. A la seconde, vous apercevrez une bibliothèque, la meilleure compagnie de savants qu'on puisse voir; ce n'est pas encore là. A la troisième, vous ne verrez rien; entrez, c'est là.

Et l'aveugle, après avoir heurté de son bâton plusieurs académiciens, arriva en tâtonnant à la troisième porte; et il vit autour d'une table verte un grand nombre de docteurs en médecine. Le brave homme pensa qu'il allait ouïr une consultation sur l'immortalité de plusieurs académiciens et qu'on allait tâter le pouls à la poésie.

Pour mieux voir il ôta ses lunettes et se résigna à avaler toutes les potions qu'on allait façonner selon la formule ordinaire.

Un académicien se leva, M. Benoit, et il fut immédiatement procédé à l'autopsie d'une pièce de vers concernant le progrès que la civilisation peut attendre de la presse et de la vapeur, sujet qui parut assez vaporeux à l'aveugle et qui s'en alla en fumée au milieu d'un auditoire très-peu pressé d'applaudir.

L'aveugle, qui n'est pas manchot, pensait que la civilisation pourrait gagner quelque chose si la presse ne gémissait pas sous les vers de M. Benoit, et si ce même M. Benoit composait un sirop vermifuge. Quant à la vapeur, elle pouvait rendre un grand service à l'humanité en emportant en Chine, où la médecine a pris naissance, l'académie de Lyon et ses docteurs en médecine.

Mais M. Benoit en a apprécié la valeur d'une autre façon dans ses alexandrins, car l'aveugle a pensé qu'il entendait passer devant ses oreilles des alexandrins. Et, en effet, il a appris depuis par les journaux académiques que M. Benoit avait distillé de vrais alexandrins dans son alambic poétique et qu'il les avait lus en sortant de son laboratoire en plein amphithéâtre.

Après lui est venu M. Rey qui a travaillé avec son scalpel la peinture à l'encaustique. — Notre aveugle a pensé que c'était de la prose qu'on lui récitait, et comme il ne peut juger des couleurs, il a écouté l'éloge de M. Martin Daussigny avec la bonne volonté d'un aveugle à qui on veut en faire voir de toutes les couleurs. Il a fini par voir l'académie à travers un prisme, c'est-à-dire au moyen d'un verre grossissant d'une effroyable dimension. L'encaustique une fois anatomisée, on a passé à quelque chose de léger; l'académie, qui paraissait avoir avalé trente

grains d'opium, s'est réveillée en ouvrant la bouche. Cela ne veut pas dire qu'elle bâillait; elle riait au contraire. M. Montherot disséquait en ce moment une pièce de vers intitulée *la Vitre cassée*, d'une voix à casser les vitres. Il n'est donc pas étonnant que l'académie se soit réveillée pour rire.

Notre aveugle, qui a le malheur de ne pouvoir ouvrir les yeux, s'en est dédommagé en ouvrant démesurément la bouche. L'académie entière a pris cela pour de la joie; heureuse académie! J'allais oublier que notre aveugle avait entendu aussi M. Mulsant discutant un empaillage entomologique sur les coléoptères, hémiptères, orthoptères, hyménoptères, neuroptères, lépidoptères, diptères, aptères, ce qui l'avait atterré autant qu'il avait altéré M. Mulsant.

Notre aveugle attendait un travail sur l'embaumement de l'académie, mais il a attendu en vain. — Et puis le bruit cessa, la foule s'écoula en silence de l'amphithéâtre, chaque académicien mit sa trousse dans sa poche et courut chez ses malades.

Notre aveugle resta sur les bancs de la salle, en face de la table, où il attendait toujours quelque leçon remarquable sur la cécité de ceux qui voient clair.

Quand les garçons de salle entrèrent pour balayer les vers oubliés ou perdus, ils trouvèrent notre homme qui ronflait. Ils le secouèrent violemment, et furent tout étonnés de le voir ouvrir de grands yeux. — Notre aveugle n'était qu'un profond dormeur. Il avait pris l'amphithéâtre pour un lit de camp.

J. D.

LES DEUX AMIS.

En 1836, au mois de février, je passais à Bordeaux, cette belle ville toute coquette, qui ressemble à une grande dame dont l'unique souci dans l'existence est de défaire et de refaire sans cesse ses ajustements, de caresser ses beaux diamants avec une vaniteuse ivresse. Les esprits semblaient tout préoccupés d'un événement qui jetait sur les figures ordinairement si rieuses des Bordelais un reflet inaccoutumé de tristesse et d'affliction. On remarquait sur les places, dans les cafés, dans les magasins, de petits groupes de quatre à cinq personnes qui causaient silencieusement et d'un air abattu, en sorte qu'il était facile de deviner que le sujet de conversation était partout le même, et qu'il s'agissait d'un malheur qui intéressait tout le monde. Ma curiosité fut vivement excitée, et je rentrai immédiatement à l'hôtel Richelieu, où j'étais logé, pour me faire expliquer par un garçon ce qui avait ainsi détruit momentanément la joyeuse gaîté des habitants de la capitale de la Guienne. Le récit que me fit Maurice (le garçon de l'hôtel!) me laissa une si forte impression, que je ne pense pas que jamais elle s'efface de ma mémoire.

Dans une maison du cours d'Albret habitait un de ces hommes déjà bien rares, et dans les rangs desquels le temps fait tous les jours des ravages. M. Billetom avait suivi l'empereur sur vingt champs de bataille qu'il avait rougis de son sang, et lorsque l'aigle, blessé à mort, fut condamné par la providence à râler son dernier souffle entre les serres des Anglais, il se retira du service avec le grade de colonel, pour pleurer dans la retraite sur la perte de son idole. Il chercha des distractions à sa douleur dans le mariage ; mais la mort le rendit bientôt veuf, en lui laissant deux enfants, un garçon et une fille. Trop heureux d'être père, M. Billetom consacra tous ses soins, voua toute son existence à l'éducation de ses deux enfants. Adolphe et Emile (c'est ainsi qu'ils s'appelaient) grandissaient sous l'œil paternel, et donnaient les plus douces espérances.

Adolphe avait une grande vivacité dans l'esprit et dans l'intelligence ; son ardente imagination le faisait surtout remarquer parmi ses jeunes camarades. L'étude des arts était sa plus forte occupation, son plus grand bonheur ; il les comprenait tous, et quelques productions en peinture et en musique lui avaient déjà valu une certaine célébrité ; aussi sa société était-elle recherchée comme un honneur, et son amitié comme une gloire.

Les grandes âmes éprouvent mieux que les autres le besoin d'épancher leurs violentes secousses, leurs brûlantes sensations, et dans leurs sentiments d'amour et d'amitié, elles apportent le même feu et le même entraînement que dans leurs chaleureuses compositions. Les bornes qui, chez les autres hommes, viennent toujours marquer un point fixe qu'ils ne sauraient dépasser, leur sont tout-à-fait inconnues ; leurs affections embrassent sans limites aucunes.

Adolphe se lia avec le fils d'un riche armateur, Jules Dambré ; son amitié fut toute fraternelle, toute de dévouement. Les deux jeunes amis étaient toujours ensemble, il semblait que l'existence fût impossible à l'un sans l'autre, lorsque quelques personnes firent entendre au jeune artiste qu'avec les heureuses dispositions dont il était doué, il ne pouvait rester plus long-temps en province sans compromettre son avenir, que la capitale seule était le développement des grands talents, et on lui fit de Paris un tableau beaucoup trop séduisant pour que son âme passionnée pût résister à la fièvre qui le dévorait ; une seule pensée occupait désormais son esprit, un seul désir embrasait son cœur, celui d'aller à Paris, cet appréciateur du vrai mérite, ce distributeur de gloire, ces cent voix de la renommée. Et puis Adolphe aimait par-dessus tout son bon père et sa charmante sœur. Il désirait de la fortune, mais pour eux seuls, pour leur procurer les jouissances que leur modeste bien-être leur refusait. Il eut bien des nuits d'insomnie, avant d'oser faire à son père l'aveu de son rêve continu. Il savait combien il était aimé et combien il en coûterait au vieillard de se séparer de lui ; et puis mille réflexions sinistres assiégaient son esprit depuis quelque temps. Son pauvre père était toujours souffrant de ses cicatrices, il pouvait mourir loin de lui ; sa sœur allait se trouver seule avec un homme qui n'aurait plus la force de la prémunir contre les mille séductions auxquelles est exposée une demoiselle aussi adorable qu'Émilie ; mais le torrent l'entraînait malgré lui. Un jour il aborda son père, la poitrine fortement agitée, et lui déclara son projet, que le vieillard combattit d'abord, mais auquel il donna son consentement lorsque le jeune artiste lui eut expliqué avec chaleur les motifs qui le décidaient à agir ainsi, et lorsqu'il lui eut assuré que son ami Jules lui avait fait sur l'honneur la promesse de veiller sur Émilie avec tout l'intérêt d'un frère.

On passa quelques jours à faire les préparatifs du départ ; ce fut un moment plein d'attendrissement que celui de la séparation : Adolphe fit renouveler à Jules sa promesse, et adoucit un peu ce qu'il y avait de pénible dans ces douloureux adieux, en laissant l'espoir ou de revenir bientôt ou d'appeler sous peu près de lui son père et sa sœur.

Emilie avait alors dix-sept ans ; elle joignait aux formes les plus suaves les qualités morales les plus angéliques : on aurait dit d'une madone avec l'âme de Marie. Elle semblait réaliser l'idéal que chacun se crée dans ses moments de poétiques rêveries ; un archange l'eût adorée à genoux. Jules, quoiqu'il aimât sincèrement Adolphe, avait éprouvé une secrète joie en le voyant partir. C'est que maintenant il lui serait plus facile de se trouver seul avec Emilie, pour qui il éprouvait depuis long-temps un sentiment qu'il avait su cacher à tous les yeux. Ses assiduités devinrent plus fréquentes chez le vieux colonel, qui ne voyait en cela que les marques d'une amitié toute dévouée et l'exécution de la promesse faite à Adolphe. Mais depuis quelque temps Emilie avait perdu sa naïve gaité ; son sourire tout virginal avait fait place à une douce langueur qui la rendait encore plus séduisante ; ses

grands yeux noirs, auparavant si pétillants, étaient maintenant noyés dans un nuage qui inspirait une sainte volupté ; presque toujours rêveuse, son cœur était continuellement en proie à des frémissements dont elle ne savait pas se rendre compte. C'est que la pauvre enfant, si pure, si simple, ne comprenait pas que c'était l'amour qui avait opéré ce changement en elle. Le sentiment qu'elle éprouvait pour Jules, et qui lui semblait de l'amitié, n'était autre qu'une fièvre brûlante qui l'agitait ainsi. Elle aimait aussi à se trouver seule avec lui ; et quoique la confiance de M. Billetom ne rendit point sa présence gênante, les deux jeunes amants ne cherchaient pas moins à l'éviter pour pouvoir se livrer plus librement à des causeries qui, tous les jours, devenaient plus chaleureuses et amenaient insensiblement des baisers et des caresses qui donnaient le délire. La passion devint exigeante, Jules se sentit du feu dans le sang, et la pauvre Emilie, toute candide, ne sut pas se défendre contre lui.

Cependant Adolphe remplissait déjà Paris de son nom. Il avait exposé plusieurs toiles qui avaient fait rêver longuement bien des rivaux, et qui lui avaient été payées fort cher. Il avait écrit à son père et à sa sœur plusieurs lettres où il faisait pressentir le moment prochain de les appeler près de lui pour partager son bonheur. Emilie se sentait bien coupable alors ; l'idée de quitter Bordeaux, de se séparer de Jules qui seul remplissait toute sa vie, et de paraître devant son frère après sa faute, lui faisait horreur, lorsqu'au bout de quelques mois une dernière lettre du jeune artiste, contenant un billet d'une forte valeur, leur donna ordre de venir le rejoindre aussitôt.

M. Billetom apprit cette nouvelle à sa fille avec des larmes de joie sous la paupière, mais Emilie devint pâle en entendant son père, car ce fut pour elle un coup mortel ; depuis quelques jours elle avait acquis l'horrible certitude qu'elle était enceinte. Cependant le vieux colonel la pressait de faire les préparatifs du départ, lorsque, poussée par un affreux désespoir, elle fut se jeter presque mourante à ses genoux et lui fit l'aveu de son état, en lui disant toutefois que Jules était homme d'honneur et qu'il l'épouserait ainsi qu'il le lui avait promis.

Oh ! ce fut un terrible moment pour le vieux militaire que celui où il apprit que sa fille avait été déshonorée par un homme qu'il avait aimé comme un second fils ! Sa douleur fut si vive, son chagrin si déchirant, que toutes les plaies de ses blessures se rouvrirent et le jetèrent dans les souffrances les plus cruelles. Le peu de forces qui lui restait fut bientôt entièrement détruit, et il parvint difficilement à écrire à son fils de revenir immédiatement pour venger l'honneur de sa sœur.

Au bout de quatre jours, un homme enveloppé dans un long manteau noir tout couvert de poussière, traversait rapidement, comme une ombre, les allées de Tourny et descendait au cours d'Albret. Sa figure entièrement cachée ne laissait apercevoir que deux yeux où on aurait pu voir briller la rage et le désir de la vengeance. Arrivé à la maison n° 17, il s'arrêta brusquement en apercevant un cercueil couvert d'un drap mortuaire et un prêtre qui récitait d'une voix lugubre la prière des morts ; il suivit le cortège funèbre à l'église, et de là au cimetière de la Chartreuse où il resta seul lorsque tout le monde se fut retiré.

Quelques heures après le même homme entra au café Montesquieu, toujours avec son sinistre accoutrement, et se blottit silencieusement dans l'embrasure d'une croisée, promenant des regards inquiets dans la salle, lorsque soudain il fit un mouvement de satisfaction et se précipita vers un groupe de jeunes gens occupés à vider un bol de punch ; il frappa sur l'épaule de l'un d'eux qui, paraissant entraîné par une puissance magique, le suivit aussitôt dehors où, après avoir échangé seulement quelques mots, ils se séparèrent, et une demi-heure après, deux barques les transportaient sur la rive droite de la Garonne ; ils traversèrent plusieurs champs avec la vitesse de deux hommes pressés d'arriver à leur but, et se trouvèrent face à face, armés chacun d'une épée, laissant percer une frénésie qui révélait une haine implacable et faisait pressentir que l'un d'eux devait rester sur le terrain, lorsqu'au moment où ils s'élançaient furieusement l'un sur l'autre, une femme se jeta entre eux et reçut presque toute la lame d'une épée dans la poitrine. C'était Emilie qui, errant sur les bords de la rivière pour se noyer après la mort de son père, avait reconnu Adolphe et Jules ; ayant compris qu'ils allaient se battre, elle les avait suivis et s'était jetée au devant de son amant pour lui faire de son corps un rempart contre le coup mortel que lui portait son frère. Adolphe, en se voyant le meurtrier de sa sœur, tomba raide, et lorsque la vie lui revint, sa raison était troublée. Quant à Jules Dambré, on n'a jamais pu savoir ce qu'il est devenu.

VERGNIOLE.

A Madame R....

D'où te vient ce pouvoir dont la divine flamme
Rayonne dans tes yeux,
Et que ton regard d'ange, enveloppant mon âme,
M'emporte dans les cieux ?
Quand sur mon sein brûlant, comme un beau lys, penchée,
Tu descends dans ma nuit,
Et que ta voix rappelle à mon âme irritée
Un bonheur qui la fuit ;
Quand je sens ton amour qu'avait battu l'orage
Dans ton cœur refleurer,
En ces heures d'ivresse, emportant ton image,
Que je voudrais mourir !
Ou lorsque dans le ciel une étoile chérie
Veillait sur nos amours,
Oh ! que ne puis-je encor de cette belle vie
Recommencer le cours !
Et les cieux n'auraient point d'assez douce harmonie
Pour bercer ton sommeil,
Et ta route jamais ne serait trop fleurie
Pour tes jours de soleil.
Mais pourquoi t'entraîner, toi que le monde admire,
En mon chemin de pleurs ?
La beauté te fit reine ; oh ! reste en ton empire
Que l'on couvre de fleurs.
Mais un jour si, lassée et de fête et de danse,
L'ennui venait à toi,
De notre beau passé gardant la souvenance,
Ange, rappelle-moi.
A toi tout mon amour, ô ma belle madone,
Que j'adore à genoux !
Mais vous ne m'aimez plus, et moi je vous pardonne,
Moi qui mourrais pour vous ! X.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

Exposition de 1839-1840.

(3^e article.)

M. Blanchard, qui est un des derniers venus, n'en n'est pas moins le bienvenu. Son tableau révèle une étude approfondie des anciens maîtres, et peut être offert comme exemple à suivre aux élèves qu'il a maintenant sous sa direction. La tête de l'ange est délicieuse d'expression et d'une pureté de dessin irréprochable. La main gauche est admirable ; elle vaut cette expression que j'emploie rarement. La tête du vieillard est peut-être un peu rosée ; mais comme ses mains sont belles ! comme ses draperies sont vraies de ton et simples dans leurs plis !

Avez-vous vu Mme Putiphar retenant Joseph par son manteau ? Joseph est un beau brun qui tourne un peu au bitume, Mme Putiphar une brune assez fraîche et assez agaçante. Mais voyez un peu à quoi sert la vertu ! tout le monde lui rit au nez. Soyez donc vertueux pour que dans les siècles à venir on se moque de vous-même en peinture ! Je ne vois rien de la couleur biblique dans les deux têtes appelées Ruth et Booz. La jeune fille a l'air d'une jolie grisette parisienne qu'un beau lion fait déshabiller. Du reste il y a d'assez belles qualités dans ce tableau qui est d'un dessin remarquable, pour qu'on puisse passer sur ce défaut que je signale.

Il y a dans la grande toile de M. Géniole, une fête de paysans bretons, d'excellentes choses semées çà et là comme ses personnages qui sont groupés au hasard et sans goût, ce qui rend froid ce tableau qui devrait être animé.

Je n'ai pas encore parlé, et j'ai eu tort, du martyr de sainte... (le nom m'échappe) ; vous savez, cette pauvre femme qu'on met sur une roue qui se brise et tue ses bourreaux, et qu'on est obligé de décapiter. Les bourreaux, quoiqu'un peu posés théâtralement, sont vigoureusement peints ; mais la pauvre Marguerite (ah ! le nom me revient) paraît bien froide et bien pâle. Je sais bien qu'il n'est pas gai de mourir, mais pourtant, quand on est soutenu par une foi vive, l'inspiration doit briller même dans vos yeux éteints.

La commission n'a jamais refusé le tableau de M. Degoffe, admiré par tant de maîtres, comme l'a dit le critique inconnu Jacques Pointot ; le tableau est parfaitement accroché à son clou, et personne ne songe à le faire changer de place malgré ses hautes recommandations.

M. Dupré persiste toujours dans sa couleur violacée, mais il a fait cette année quelques bonnes études.

J'adjure la commission, au nom du bon goût, d'acheter le tableau de M. Bouquet, la *Nymphée* de M. Flandrin, et la jolie vue de Caprée de M. Léon Fleury. Je lui conseillerai ensuite l'acquisition de la petite marine de Mozin, de la vue du lac de Genève par Hostein, de l'Hamlet de M. de Rudder, du Curé de village de M. Compte-Calix.

Nous n'avons pas encore pu parler de la sculpture, et pour une bonne raison. Il n'y a que M. Debay qui ait osé se risquer à nous envoyer son Génie de la marine. C'est une jolie tête plutôt spirituelle que vraie, dont les formes sont délicieuses. M. Chavanne, notre compatriote, a exposé des petites statuettes charmantes de grâce et de finesse. Les bronzes sont des petites miniatures pour la plupart fort délicates, mais trop menues pour être analysées.

Il me reste, avant de clore ce dernier article, à féliciter la commission du zèle qu'elle met à faire prospérer cette belle et utile institution, et en même temps des égards qu'elle a eus pour nous. J. DUFLOT.

REVUE THEATRALE.

Nous avons pensé qu'il était difficile de refaire le *Philtre* à moins de le contrefaire ; mais nous n'avions pas prévu une deuxième édition de *Bobèche et Galimafré*, mise en musique par M. Albert Grisar, et illustrée de vers bouffons par M. T. Sauvage, et pourtant le tour est fait ! Allez la grosse caisse !

Or, écoutez, messieurs et dames de tout sexe, voici venir Tartaglia, un chirurgien fameux qui va de la tête aux pieds, de la molaire à l'œil-de-perdrix, de la gencive à la face plantaire, guérissant indistinctement les hommes et les bêtes avec sa panacée universelle, l'eau merveilleuse. Voici d'un autre côté Scaramouche qui va du rouge au blanc, du végétal au virginal, qui purge, reconforte et rajeunit, fait l'œil vif et les cheveux noirs, conserve les dents et adoucit la peau, préserve de la migraine et des cors aux pieds, avec son remède détersif, émulsif, émollient, spongieux, dépuratif et unique, l'eau merveilleuse.

Cette eau merveilleuse c'est l'eau de la fontaine, et l'on comprend déjà ses merveilleux effets sur les ivrognes et les enragés. Quand ils en boivent ils sont guéris. Or, ces charlatans sont des grands docteurs, et vice versa ; et comme il faut un revers à la médaille, le triomphe de ces grands docteurs ou de ces grands charlatans n'est pas de longue durée, car la fourberie est découverte, et peu s'en faut qu'on ne les noie dans leurs eaux.

Il y a aussi au milieu de cette action dramatique que je viens de vous narrer un brin d'amour entre Argentine et Scaramouche qui s'épousent. Allez la grosse caisse !

Et il s'est trouvé un jeune compositeur qui a passé peut-être plusieurs jours et plusieurs nuits à broder sur ce thème usé et trivial des notes sautillantes et qui ont une grande prétention à la gaité. Poète et musicien n'ont pas fait merveille, et leur eau merveilleuse ne rajeunira pas notre répertoire. Allez la grosse caisse !

Nous attendions Mme Ruggiero dans la *Norma*, et nous avons eu Mme Sinico qui s'est fait vivement applaudir. Sinico a parfaitement chanté son air de *Belisario*, et nous regrettons que le public se soit montré pour lui si avare de bravos. Il est inutile de dire que Mme d'Alberti a eu les honneurs de la soirée. Ce rôle, qui est tout-à-fait dans ses moyens, fait on ne peut mieux ressortir la puissance de sa voix de contralto.

Franconi fait toujours des recettes malgré la pluie et le froid. On brave volontiers la mauvaise saison pour voir ses chevaux dressés et ses écuyers habiles. Mais voici bientôt Carter avec ses lions, ses tigres et ses panthères. On frissonne de plaisir rien que d'y penser. Le Gymnase ne désemplira pas.

Mais j'y songe ; j'allais oublier de parler d'un joli trio et d'un air assez original que M. Albert Grisar a faits dans la pièce dite *Eau merveilleuse*.

A l'heure où nous écrivons, on vient de jouer au Gymnase trois vau-devilles au bénéfice d'un acteur aimé, M. Danguin. Vous comprenez que je n'ai pas le loisir de vous les narrer. Les typographes s'impatientent et menacent de me faire des *bourdons* dans mon article.

Je suis donc obligé de clore mon récit et d'ajourner la suite à dimanche prochain. J. D.

A M. le Rédacteur de l'Entr'acte.

Monsieur,

Votre dernière charade m'a rappelé une aventure assez piquante que j'ai rimée tant bien que mal pour servir d'explication à la susdite. Voici :

L'amour me rendit fou d'une franche coquette,
Femme d'un moderne Vatel
Qui traitait ses chalands à trente sous par tête ;
Elle reçut très-bien mon amoureux cartel,
Et je fus introduit près d'elle avec mystère.
Un tel succès me rendit téméraire,
Et déjà son fichu, trop fragile rempart,
Livrait à mes transports sa gorge à demi nue...

Quand, tout-à-coup, l'époux se présente à ma vue
Armé du fameux tranche-lard!
Terrifié par son regard,
Je me trouble et j'éprouve un tremblement fébrile;
Mais elle, allant à lui, de l'air le plus tranquille
Lui dit en s'ajustant : Rangez-donc mon foulard.
Je m'esquive et me dis à part :
Grand Dieu ! qu'une femme est habile !

Lyon, 16 janvier 1840.

A. L.

A propos de vers, voulez-vous me dire, Monsieur le rédacteur, quels sont ceux qui se font le mieux remarquer ?

CAUSERIES.

Le premier grand bal par souscription est décidément fixé à samedi prochain. La salle sera entièrement décorée à neuf, et l'orchestre sera suspendu au milieu, de manière que la musique puisse parfaitement être entendue dans toutes les parties, en sorte que ces bals, qui l'année dernière ont obtenu un succès si entraînant, promettent d'être encore plus brillants cette année.

Changement de Domicile.

M. DURAND-MONTLOUIS, ci-devant rue de la Préfecture, 2, annonce à ses abonnés que son Magasin de librairie vient d'être agrandi et transporté place des Jacobins, 9, à côté du café de l'Univers.

Les abonnements à la lecture se feront toujours aux prix les plus modérés, et les nouveautés seront données à MM. les souscripteurs peu de jours après leur publication à Paris.

On trouvera à la même adresse toutes les livraisons pittoresques, Pièce de théâtre de la France dramatique et du Magasin théâtral, et

LE JOURNAL DES ENFANTS,

7 volumes de la collection et l'abonnement de 1839 à 1840 en sus, au prix de 18 fr. au lieu de 60.

MM. les membres de la magistrature et du barreau sont prévenus qu'un assortiment complet d'ouvrages de législation et de jurisprudence vient d'être ajouté à cette librairie.

AUX DEUX PHILIBERT,

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'habillements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

BALS TRAVESTIS.

M. ROUSSEAU, artiste du Gymnase, vient de faire tous les préparatifs nécessaires pour que l'on trouve dans ses magasins des Costumes du meilleur goût et capables de rivaliser avec ceux de la capitale.

Son domicile est place du Plâtre, 16, au 2^{me}.

BAINS RUSSES.

A ce nom seul, les Bains russes, à leur apparition, furent considérés comme l'introduction d'un usage barbare. Ce n'est pas seulement parmi nous qu'ils ont suscité cette prévention : il y a peu d'années qu'il en fut de même en Allemagne. Mais aujourd'hui il n'est pas de ville en Allemagne, si peu considérable qu'elle soit, qui n'ait ses Bains russes. Maintenant que l'établissement de la rue de l'Arseuil s'est fait connaître par des résultats saluaires de tous les jours, par des guérisons d'un grand nombre de maladies, que le temps et l'expérience ont constaté l'indispensable utilité des Bains russes, nous disons qu'il n'est plus possible qu'une ville comme Lyon puisse devenir veuve d'un pareil établissement, et nous sommes fondés à dire que les Bains russes ont pris rang de bourgeoisie parmi nous, et qu'ils seront bientôt un des premiers besoins de la vie, comme moyen de guérison et comme précaution hygiénique. Nous avons annoncé qu'un médecin était chargé de la surveillance thérapeutique de l'établissement, et que chacun peut aller l'y consulter gratuitement tous les jours, de onze heures à midi, sur des cas de maladies quelconques.

Nous ajoutons que l'hiver est la saison où les Bains russes deviennent le plus nécessaires, puisque c'est dans cette saison que se déclarent les rhumatismes, les catarrhes, les refroidissements, les pleurésies, et tant d'autres affections qui résultent de la suppression ou de l'absence de transpiration. Toutes précautions d'ailleurs sont observées contre les refroidissements.

Etudes Latines Simplifiées.

COURS GRATUIT

EN 80 LEÇONS.

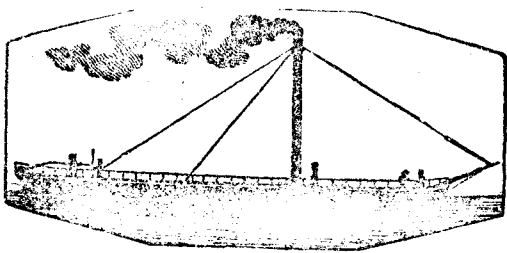
Prix, pour les frais : 20 fr.

RÉSULTAT GARANTI : le même et plus complet que celui de quatre années de collège.

OUVERTURE DEFINITIVE le Lundi 27 Janvier courant, à 7 heures précises du soir. — Les Dames occuperont des places réservées.

ON SOUSCRIT tous les jours, jusqu'à cette époque, au domicile du Professeur, rue d'Egypte, 2, au 4^{me}, à l'angle du quai des Célestins, de deux heures à trois. — Une boîte est placée dans l'allée : aux heures d'absence, on serait prié d'y déposer son adresse.

Le Professeur donne aussi des leçons et répétitions particulières pour tout ce qui concerne les études des collèges (enseignement très-simplifié). — TENUE DES LIVRES complète, EN QUARANTE LEÇONS. Prix du cours : 60 fr. — EN SIX LEÇONS seulement, Tenue des Livres suffisante pour tout commerce ordinaire et de détail. Prix du cours : 20 fr. Le résultat est garanti par le professeur.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE.

SERVICE DE L'AIGLE.

Départ tous les jours, à 5 heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.

Dragées Arabiques,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 13.

Cette Préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament ; c'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des rhumes, toux, asthmes, catarrhes, phthysies, coqueluches, enrouements, et toutes affections de poitrine. Elle calme la toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac.

PRIX DE LA BOITE : 1 F. 25 C.

Chez M. Roman, et dans son Dépôt, place des Terreaux, n° 2, ancienne maison Véricel.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMACIEN A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes. Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 fr.

— On parle beaucoup de la disparition d'une actrice du Grand-Théâtre qui aurait été enlevée par un prince russe qui passait à Lyon il y a trois jours.

— Mercredi dernier, pendant que la troupe italienne jouait le *Barbier de Séville*, une dame fort connue dans le grand monde a eu, avec un jeune homme que l'on présume être son amant, une scène d'autant plus violente qu'on a été sur le point de faire intervenir M. le commissaire de police.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. Duflot : Quel est celui de nos peintres célèbres qui n'était jamais malade ? M. Labory fils a répondu : « C'est Nicolas Pous-sin (pouls sain). »

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6
(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8°, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.

MAISON DES DEUX JUMENTS,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

EXPOSITION

DE
Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,
Un Habille complet et de commande sera rendu.

MARLEIX (breveté)
FABRIQUE DE **COLS**
TAILLEUR
GHEMISES
13, PLACE
PLATRE, LYON

COSTUMES DE BAL ET DOMINOS NEUFS,

A PRIX FIXE,

Aux trois Salons prolétaires,

GALERIE DE L'ARGUE,

Escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue à couper les cheveux pour 25 centimes, fait avec soin et dans le dernier goût.

Abonnement à la Frisure : cinq cachets pour 1 fr.

Une coiffure de dame, 50 c.

Il tient des Perruques pour hommes et pour femmes, Moustaches et Favoris postiches en tous genres.

Il fait également des costumes de commande.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 fr. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.